

marier afin de consacrer à leur mère tous leurs soins. Elle les gourmandait. « Mariez-vous » disait-elle aussi à leurs amis. Mais, attendrie par leur conduite, elle portait à ces enfants une affection d'autant plus vive qu'elle avait mesuré l'étendue de leur sacrifice. Le même sentiment engagea les frères à ne pas se quitter. Unis par une tendresse commune, avec les mêmes aptitudes et les mêmes goûts, Francis, Xavier et Gabriel restèrent liés entre eux comme ils l'étaient à leur mère, formant comme une sorte de trinité laïque dans laquelle trois personnes se fondirent en une seule, ce qui fait qu'il est impossible de parler de l'un d'eux sans dire un mot de tous.

Leur amour filial fut bientôt récompensé. Sylvestre de Sacy, qui les connut en Auvergne, s'en émut et s'attacha à eux. Il eut avec eux des conversations répétées où il apprécia leur intelligence, leurs idées claires et modérées et leur bon sens. Il résolut d'assurer leur avenir. C'était l'époque où, dans le déclin des idées monarchiques, le *Journal des Débats* s'acheminait par des évolutions discrètes vers la république conservatrice. Il rajeunissait ses équipes. Les frères Charmes entrèrent dans les combinaisons nouvelles. Le journal eut bientôt l'occasion de s'en féliciter. Leurs articles rédigés avec une certaine réminiscence des classiques, pleins d'idées justes présentées d'une manière agréable et toujours en quête des réalisations pratiques ravirent les lecteurs. M. Thiers se fit présenter les jeunes écrivains par Sylvestre de Sacy. Il les accueillit avec bonté, les vit souvent, les éclaira de ses conseils et inspira quelquefois leurs articles.

Pendant que Francis et Gabriel, pénétrant de plus en

plus dans la littérature, poursuivaient la voie que M. de Sacy leur avait ouverte, Xavier bifurqua. Il avait davantage le goût des réalités. Il aimait la haute administration. Il était au ministère de l'Instruction publique : il s'y consacra tout entier. Parcourant les étapes de cette grande administration, il fut attaché successivement à des services divers. En 1877, il devenait chef du cabinet du ministre, puis prenait la division du secrétariat; enfin, devenu directeur du secrétariat et de la comptabilité, il restait seize années dans ces fonctions. de 1882 à 1898. Il avait été nommé membre du Comité des Travaux historiques et scientifiques. C'est là qu'il rendit d'éminents services qui attirèrent sur lui l'attention de notre Compagnie.

En relation, par ses fonctions, avec l'Institut et les autres Sociétés ou corps savants, dont il avait le contrôle éminent, il avait montré dans cette direction un esprit élevé et libéral joint à une souplesse et à une bonne grâce qui lui avaient acquis les sympathies de tous. Son action avait donné à la science une impulsion nouvelle en même temps qu'une initiative plus large aux corps savants. Toujours à la recherche de ce qui pourrait être utile à l'Institut il avait constaté que notre Académie ne comptait que six membres libres tandis que les autres classes en possédaient dix; il nous proposa quatre places nouvelles, ce qui fut accepté et sa bonne fortune voulut qu'il fut au nombre des élus. Les esprits malins crurent à un acte de reconnaissance en retour du don qu'il nous faisait. Il suffit de voir la place que Charmes avait prise dans le Comité des Travaux historiques et scientifiques pour constater la haute valeur des titres qui le portèrent au sein de notre Compagnie.

La recherche et la publication des monuments inédits de l'histoire de France avait été commencée sous l'Ancien Régime. C'était une entreprise colossale menée par quelques érudits mais qui florissait surtout dans les couvents bénédictins. Elle avait déjà rassemblé des sources diverses et précieuses quand elle fut interrompue sous la Révolution et, les bénédictins dispersés, il fallut attendre jusqu'au gouvernement de juillet pour reprendre cette œuvre immense. Ce fut en 1834 que M. Guizot renouvela cette entreprise et, pour la mener à bonne fin, il créa le Comité des Travaux historiques et scientifiques qui devint le centre de toutes les découvertes réalisées en dehors de l'Institut et des Universités. Ce Comité emprunta le concours des savants isolés, correspondants du ministère de l'Instruction publique, et des sociétés savantes et il prit leur direction pour donner plus de cohésion et de précision à leurs efforts.

Après avoir réglé ces concours, on détermina le terrain des recherches en l'étendant. Sous l'Ancien Régime, on limitait l'histoire à l'étude de l'organisation et du jeu de nos institutions. Persuadé que la vie d'un peuple n'est pas seulement dans ces organisations, M. Guizot comprit dans le programme des recherches non seulement les institutions mais encore les lettres, les arts et les sciences c'est-à-dire que la nouvelle méthode historique ne fut autre que « la méthode d'observation à travers le temps s'appliquant aux sciences diverses et pouvant leur servir de lien à toutes. »

C'est ce qu'expose très bien Xavier Charmes qui, devenu l'un des principaux ouvriers de l'œuvre, en fut

aussi le premier historien. Lorsque vint le cinquantième du Comité il voulut réunir les documents de son histoire courte encore mais déjà admirablement remplie. Il en recueillit les matériaux et exposa, avec les monuments les plus intéressants, les traits principaux de ce grand travail. C'est ce qu'il a fait en trois gros volumes in-4° sortis des presses de l'Imprimerie nationale, édités avec luxe et où, dans une exposition claire, dans un style élégant et ferme, il nous expose l'œuvre accomplie.

Joignez à cet ouvrage considérable ses grands rapports présentés au ministre et publiés par le Ministère de l'Instruction publique parmi lesquels : *La Réforme du Comité des travaux historiques et scientifiques, la Formation d'un institut français d'archéologie au Caire, l'Organisation d'une mission permanente en Tunisie, les Rapports sur la situation des Archives nationales, départementales, communales et hospitalières*, et vous aurez un aperçu général de l'œuvre de Xavier Charmes.

J'étonnerais beaucoup d'entre vous si j'ajoutais que notre Confrère fut encore un des disciples fervents de la science agronomique. Il avait tenté d'en pénétrer les secrets dans de fréquents entretiens avec notre ancien confrère M. Dehérain. « La terre est quelque chose de vivant » avait dit Berthelot. Il faut par conséquent lui assurer la santé avait ajouté Xavier Charmes. Pour la terre comme pour l'homme il y a des médications diverses. Charmes s'attachait avant tout à lui assurer le bénéfice de l'hygiène et il cherchait à « mettre à sa disposition l'air et l'eau indispensables à son essor. » Pour cela il fallait d'abord briser puis, pour ainsi dire pulvériser le

*Manuscrit de M. Charmes
1882*

sol. La charrue atteignait le premier but ; pour obtenir le second il fallait arriver à réduire la terre à l'état d'éponge. Il rechercha et trouva l'instrument et il livra au commerce l'*Effriteuse Charmes* bien connue maintenant des agriculteurs qui l'emploient.

Membre du Conseil d'administration du Canal de Suez, il apporta dans ce Conseil le secours de ses lumières. Depuis longtemps il allait tous les ans passer l'hiver en Egypte demandant à son climat l'amélioration d'une santé défaillante. Il profitait de ce séjour pour remplir des missions dont on apprécia les résultats.

Il y avait près d'un demi-siècle qu'il s'était installé au n° 17 de la rue Bonaparte. Ce fut d'abord un petit appartement, puis tous les membres de la famille s'y rejoignirent comme dans le nid familial transporté de province. Pour les loger tous, on avait ajouté à l'appartement primitif des chambres voisines puis, plus tard, on en avait pris d'autres à l'étage du-dessus qu'on avait réunies aux premières par un escalier intérieur. C'est dans cet appartement familial qu'était la bibliothèque très belle et très riche et dont Xavier était fier. Sa mère y était morte, puis Gabriel le plus jeune des trois frères. Francis et Xavier n'y habitaient plus qu'avec leur sœur. Francis partit ensuite laissant au cœur de son frère un chagrin profond. Sa santé s'en était encore affaiblie. Comme je lui demandais pourquoi il n'allait plus en Egypte : « A quoi bon ? » répondit-il. Atteint, lui aussi, du mal paternel, il sentait venir la mort à grands pas, mais il la voyait arriver sans faiblesse. Il voulait qu'elle le trouvât sur cette terre de France où elle avait frappé tous les siens.